

Cubisme construit une cathédrale en pâte de sardines artistiques  
 l'expressionnisme empoisonne les sardines artistiques  
 le simultanéisme en est encore à sa première communion artistique  
 le futurisme veut monter dans un lyrisme, assésé par le censeur artistique  
 l'unanimité embrasse le toutisme et pêche à la ligne artistique  
 le néo-classicisme découvre les bienfaits de l'art artistique  
 le paroxysme fait le frust de tous les frustes artistiques  
 l'ultraisme recommande le mélange de ces 7 choses artistiques  
 le créationisme le vorticisme l'imagisme proposent aussi quelques recettes artistiques

**Que fait DADA ?**  
**DADA ?**  
 50 francs de récompense à celui qui trouve le moyen de nous expliquer DADA

Dada passe tout par un nouveau filet.  
 Dada est l'amertume qui ouvre son rire sur le langage dans notre cerveau dans nos habitudes qui l'ont rendu heureuse jusqu'à ce jour.

**DADA EXISTE DEPUIS LA SAISON**  
**DADA N'A JAMAIS RAIS**  
 Citoyens, camarades, mesdames, messieurs, mélangez-vous des contrefaçons de DADA. Veulent vous présenter DADA sous une forme artistique qu'il n'a jamais eue.

**CIToyENS**  
 On vous présente aujourd'hui sous un nom qui n'est pas l'IDIOTIE PURE, réclamez votre part de DADA.

**MAIS LE DOGMATISME**  
 Paris 17 Janvier 1921.

Pour toute information s'adresser "AU SANS PAREIL"  
 37, Avenue Kléber.

tout ce qui a été fait consacré oublié dans notre pays. Il vous dit : Voilà l'Humanité et les belles choses de l'âge avancé.

**LA SAISON**  
**LES TOUJOURS**  
**LA VIERGE DÉJÀ FUT DADAÏSTE**

Tzara  
 Arguments  
 Lacan  
 Johnny Rotten  
 Fondation Brigitte-Bardot  
 Actuel  
 Internationales situationniste

**GALERIE MONTAIGNE**  
 116, rue de la Harpe  
 10<sup>e</sup> & 6<sup>e</sup>

René Lourau  
 Autodissolution des avant-gardes  
 éditions galilée

ON CHERCHE ATHLÈTES  
 IMMOBILISATION  
**Salon Dada**  
 EXPOSITION INTERNATIONALE

René Lourau

# DISSOLUTION des avant-gardes

- Gauche prolétarienne  
 Hans Kung  
 Deuxième internationale  
 Politique-hebdo  
 Basaglia  
 Axelos  
 Morin  
 Trotsky  
 Lénine

**DADA SOULÈVÉ**  
 DADA connaît tout. DADA  
**MAIS..**  
 DADA VOUS A-T-IL JAMAIS PARLÉ

OUI = NON  
 de l'utile des accordéons des pantalons de fer de la patrie des sardines de Fiume de l'Art (vous exagèrez de la douceur de d'Annunzio quelle horreur de l'hétérosexualité des moustaches de la luxure de coucher avec de l'idéal III est né du Massachusetts du passé des odeurs des saïades du génie de la journée de et des violettes

OUI = NON  
 JAMAIS JAMAIS  
 DADA ne parle pas. DADA n'a pas de

LE MINISTÈRE EST RENVERSI  
 Le futuriste est mort. De quoi ?  
 Une jeune fille se suicide. A  
 On téléphone  
 On  
 Si  
 et  
 ai  
 C'EST DADA QUI C

éditions galilée

**NUL n'est censé IGNORER DADA**  
**A MORT**  
 Tout à tout  
 PIÈGES DADA  
 Qui est-ce qui veut une paire de claques

autodissolution  
des avant-gardes

rené lourau

DU MÊME AUTEUR

- L'instituant contre l'institué*, Anthropos, 1969  
*L'illusion pédagogique*, L'Epi, 1969  
*L'analyse institutionnelle*, Minuit, 1970  
*Analyse institutionnelle et pédagogie*, L'Epi, 1971  
*Clefs pour la sociologie* (en collaboration),  
Seghers, 1971  
*Les analyseurs de l'église*, Anthropos, 1972  
*L'analyseur Lip*, UGE, 10/18, 1974  
*Sociologue à plein temps*, L'Epi, 1976  
*Le gai savoir des sociologues*, UGE, 10/18, 1977  
*L'Etat-inconscient*, Minuit, 1978
- Crimine di pace*, paru en Italie, Mondadori, 1973  
(ouvrage collectif, avec Basaglia, Castel,  
Foucault, etc.)
- El analisis institucional*, en espagnol, ed. Campo abierto,  
Madrid, 1977 (ouvrage collectif, avec Guattari,  
Lapassade, etc.)
- Membre du conseil de rédaction de la revue *Autogestions*  
(ex *Autogestion*, ex *Autogestion et socialisme*)

autodissolution  
des avant-gardes

éditions galilée  
9, rue linné  
75005 paris

*Tzara* : To a Dadaist history comes out of  
a hat too \*.

*Lenin* : Pardon !... Entschuldigung !...  
Scusi !... Excuse me !

*Joyce* : Je vous en prie ! Bitte ! Prego !

Tom Steppard, *Travesties*, New York,  
1975. Représenté pour la première fois à  
Londres, le 10 juin 1974, par la Royal Sha-  
kespeare Company.

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation, réservés pour tous pays  
y compris l'U. R. S. S.

© Editions Galilée  
ISBN 2-7186-0171-X

\* « Pour un dadaïste, l'Histoire aussi, on la fait jaillir d'un  
chapeau. » Allusion à la technique poétique préconisée par  
Tzara, consistant à découper des mots dans un journal, à les  
jeter dans un sac ou un chapeau, et à les sortir au hasard pour  
composer un « poème ».

I. le grand soir  
de l'avant-garde : 1968

*La révolution ici ne peut que rater. Et  
elle ratera. Mais laissez-nous la faire.*

Georges Ribemont-Dessaignes, 1929  
*Dada*, Ed. Projectoires/Champ libre,  
1974.

### *Validation*

1968 : Grand Soir ou matinée classique ? Plus de dix ans après, la devinette reste redoutable. Si les avant-gardes anciennes et nouvelles y perdent leur latin, les intellectuels, sociologues, psychanalystes, philosophes, sont logés à la même enseigne.

Quelques mois après les événements de mai-juin, lors du débat suivant la conférence de je ne sais plus qui au Collège de France, j'ai été témoin de ce dialogue digne de Sophocle et du Père Ubu :

— le sociologue (Lucien Goldman) : En mai, monsieur, on a vu la débâcle des structures et du structuralisme ! *ανάστροφο παρωχημένης επιγλωσσίας*

— le psychanalyste (Jacques Lacan) : En mai, monsieur, ce sont des structures qui sont descendues dans la rue !

Quelques instants plus tard, devant le grand portail de cette vénérable institution, plus ancienne même que l'Académie française, un homme âgé tirait par la

manche le sociologue, lui exposait en long et en large sa situation d'universitaire persécuté par une instance terrifiante de l'enseignement supérieur, le C. C. U., ou comité consultatif des universités, qui n'a rien perdu de son pouvoir depuis qu'elle a été dénoncée vers 1900 par le royaliste Henri Massis et depuis 1930 par le communiste Paul Nizan (*Les chiens de garde*). Ennuyé mais consciencieux, le professeur de sociologie répondait comme il le pouvait, versant de vagues promesses et de molles consolations sur la carrière en miettes du malheureux docteur ès lettres privé du rang et du poste qu'il méritait sans doute.

Nous avons planté là cette victime de l'institution quasi-secrète du monde universitaire. Je me suis demandé : est-ce que le psychanalyste avait raison ? Est-ce que la structure du C. C. U. est descendue dans la rue ? Ou du moins, selon le principe des vases communicants qui fonctionne si bien en période révolutionnaire, a-t-elle été traversée par la rue, comme l'ont été des institutions aussi inaccessibles que l'Église ou que la Fédération française de football (cf. Robert Davezies, *La rue dans l'église*, Ed. de l'Epi, 1968) ?

Non, le C. C. U., devenu en 1979 le C. S. C. U. (Conseil supérieur des corps universitaires !), pas plus qu'un grand nombre d'autres « structures », n'est pas descendu dans la rue en 1968. En ce sens, le psychanalyste perd un point au profit du sociologue. Mais a-t-on assisté pour autant à la débâcle discrète — disons le mot : à l'autodissolution de ladite structure ? Pas davantage. Le sociologue et le psychanalyste se retrouvent donc à égalité : zéro à zéro.

Deux « sciences » aussi compromises que la sociologie et la psychanalyse ne pouvaient pas espérer mieux, encore que la première ait connu une soudaine renommée grâce au fait que bien des militants de la

première heure, en mai, provenaient du département de sociologie de l'université de Nanterre, département dans lequel, depuis 1966, je non-enseignais, selon une méthode non-directive, une contre-sociologie non-violente et non-aristotélicienne... nommée « analyse institutionnelle ».

En revanche, *les avant-gardes*, en 1968, comme jamais auparavant, en France, ont bien trouvé dans le mouvement social avec sa contestation culturelle autant que politique, ses manifestations de masses, ses affrontements avec la police, ses occupations de lieux publics et d'entreprises, son nouveau style d'action et ses idées nouvelles comme l'autogestion — une validation parfois partielle, parfois totale de leurs « hypothèses » sur la révolution.

### *Le surréalisme*

Huit membres du groupe signent au mois de juin 68 un numéro hors série de la revue *L'Archibras*, vendu seulement un franc. Enfin réalisée, ou peu s'en faut, la politique du mouvement né en 1924. Du coup ses survivants oublient les publications de luxe et autres « tirages de tête » à destination des riches collectionneurs. Le surréalisme est « dissous dans la révolution anonyme ».

*Vivent les aventuristes* : « Avant qu'il ne soit trop tard, des milliers de jeunes gens ont quitté un monde, claquant les portes derrière eux, allumant le plus grand nombre de brasiers pour répondre enfin aux injures sans merci faites à la spontanéité, à l' "unique de chaque individu" ». »

Comme l'indiquent les expressions « avant qu'il ne soit trop tard » ou « enfin », il est clair, pour les surréalistes qui attendaient depuis si longtemps la



parousie promise par les manifestes de 1924 et 1929, qu'il est un peu trop tard.

La presse, petite ou grande, insiste sur les aspects « surréalistes » de la révolution de mai. On ne voit pas pourquoi les derniers habitués de *La Promenade de Vénus*, au coin de la rue Coquillière et de la rue du Louvre, sur le carreau des Halles non encore détruites, feraient la fine bouche. Six ans plus tard, en 1974, la presse sérieuse parlera aussi volontiers du caractère « surréaliste » de la révolution portugaise. Et douze ans plus tard, en 1980, d'un « épilogue surréaliste » à la révolution iranienne !

La spontanéité, l'humour, l'irrationnel dans les manifestations artistiques et dans la pratique quotidienne ; voilà ce qui, à bon droit, est noté par Jean Schuster et ses amis. Pas la moindre tentative directe de récupérer le mouvement. Pas la moindre épigraphe de Breton, d'Artaud ou de Benjamin Péret pour coiffer la description des journées de mai-juin. Pas la moindre revendication d'une reconnaissance par le Comité des écrivains, que des membres du groupe ont peut-être fréquenté durant les événements.

Les grandes orgues de l'injure style 1925 sont remises à neuf contre de Gaulle, contre l'héritage national, qu'invoque le parti de la peur : « A bas la France ! », clame bravement un titre d'article qui se souvient des excès de langage d'Aragon avant qu'il n'entre en religion.

Le programme politique est orchestré avec moins de rigueur qu'en 1936, au moment de l'alliance éphémère avec le groupe de Georges Bataille. Priorité au changement total des rapports sociaux. Mais pourquoi raconter en bas de page, et non dans un article de tête, les séances de psychodrame qui ont eu lieu au cours de certaines assemblées générales de la Sorbonne et d'ailleurs ? « Etant bien entendu par tous qu'il était

interdit d'interdire, qu'un fou, qu'un exhibitionniste s'emparât du micro... Pour la première fois en France dans un endroit public, la raison pesa aussi peu que la déraison... L'hôpital Sainte-Anne, depuis le début des événements, a enregistré trois fois moins d'entrées qu'en temps ordinaire... »

« Pour la première fois en France... » Cette remarque aventureuse est significative de l'état d'esprit quelque peu ahistorique des avant-gardes en 68. Beaucoup d'entre elles ont cru à l'inouï, ont refusé de voir la répétition de situations propres à toute période révolutionnaire, ont manifesté leur foi en un processus irréversible. Les surréalistes ignoraient sans doute que, pour s'en tenir à la France, les assemblées générales de 1789-1794, 1848, 1871, ont vu se produire et se reproduire des scènes comparables et même bien plus délirantes.

Quelques mois plus tard, en pleine décomposition du groupe, l'un des surréalistes, José Pierre, confirme cette étroitesse de vue assortie de paternalisme : « Les événements de mai dernier nous ont montré que nous n'avions pas eu tort de maintenir notre confiance en une jeunesse que de toutes parts on nous disait dépolitisée. »

Bravo la jeunesse ! C'est vous le nègre ? Continuez.

### *Le lettrisme*

Plus de dix ans après la scission de Debord qui avait entraîné la création de l'Internationale Situationniste, le groupe lettriste était mal préparé pour affronter l'événement de 1968. Vis-à-vis du politique, Isou et ses amis sont plus que réservés. Non que la science politique soit absente de la gigantesque conception d'ensemble du lettrisme. Mais, par rapport au problème

de l'engagement, de l'obédience à une organisation ou à une idéologie extérieure au groupe, les lettristes constituent un des rarissimes groupes d'avant-garde esthétique désireux de garder leur quant-à-soi.

Ce groupe n'a pourtant pas été absent de la contestation qui précède et accompagne mai 68. Avant-garde sans troupes, sinon sans idées, ces paysans de Paris restent amoureux du scandale. Dans les années précédant 68, les théories d'Isou et de Lemaître sur « le bouleversement total de l'éducation », sur « le soulèvement de la jeunesse », sur l'*externisme* — marginalité définie à la fois par l'appartenance à la classe d'âge des jeunes et économiquement par la mise à l'écart des circuits de production et de consommation — auraient pu rejoindre les minorités estudiantines et ouvrières, si le lettrisme n'avait pas constitué un cas presque unique de non-diffusion dans la culture moyenne, voire dans bien des secteurs de la culture de niveau supérieur. L'apparente facilité attachée aux recherches sur la décomposition du langage et la création de nouveaux moyens d'expression a eu pour effet de le cantonner peut-être irrémédiablement dans le domaine du canular.

Quoi qu'il en soit, le lettrisme s'est reconnu dans la révolte étudiante, des marginaux et autres personnages bizarres des assemblées générales. Un personnage comme Mouna, successeur plus loufoque de Ferdinand Lop dans le folklore du quartier Latin, a sans doute souffert du départ de nombreux étudiants vers les nouvelles universités de la périphérie. Proche du mouvement lettriste, avec son « mouvement aguiguiste », il a connu en 68 des moments de gloire fort mérités sur la chaussée enfin libre du boulevard Saint-Germain. Tzara et ses amis dadaïstes auraient-ils réussi des manifestations plus spectaculaires s'ils avaient encore été présents ?

Il y a peu de chances qu'une rencontre fructueuse ait eu lieu entre la foule des pédagogues révoltés qui ont occupé en mai-juin l'Institut pédagogique national, et les très audacieux théoriciens lettristes de la révolution pédagogique. Quant à l'aspect proprement esthétique de ce mouvement déjà vieux à l'époque, s'il n'a pas été toujours transmis directement, il n'en a pas moins marqué la masse des contestataires à travers le style des situationnistes, partiellement héritiers d'Isou.

En 1972 — toujours un peu décalés par rapport au mouvement — les lettristes placardent dans Paris des affiches appelant à la grève générale et immédiate de tous les élèves et enseignants. Est-ce par esprit dadaïste que cette même affiche lançait un appel à... François Mitterrand, nouveau leader du nouveau parti socialiste ? Mais la rencontre avec le mouvement lycéen dressé contre la loi Debré sur le service militaire n'a pas mieux réussi que la rencontre avec le mouvement culturel et social de 1968. Et les recherches artistiques ont repris, avec leur accompagnement de scissions, querelles internes, mini-scandales très parisiens.

C'est donc par ses dissidences que le lettrisme, comme malgré lui, a participé de loin à l'agitation, sans pouvoir ni vouloir en tirer un grand mérite. Outre l'Internationale situationniste, des groupes comme le Mouvement du Signe et la maoïste Opposition artistique font partie de ces enfants ingrats, mangés par le grand méchant loup de la politique.

### *L'Internationale situationniste*

Les principales sources dans lesquelles se reflètent les pourpres et les ors du Grand Soir situationniste sont, avec les textes internes, ronéotés, le livre de Viénet, *Enragés et situationnistes dans le mouvement*

*des occupations* (Gallimard, 1968), le numéro 12 et dernier de la revue portant le nom du groupe (1969), ainsi que *La véritable scission dans l'Internationale* (Champ libre, 1972).

Le livre de Viénet, écrit à chaud, est le plus triomphaliste. « Les situationnistes par exemple (...) avaient depuis des années très exactement prévu l'explosion actuelle et ses suites. » Au sein du mouvement d'occupation d'usines et de différents autres lieux, l'occupation à laquelle les situationnistes ont participé durant quelques jours, celle de la Sorbonne, prend une place de choix, avec ses manifestes et télégrammes époustouflants expédiés d'heure en heure aux quatre coins du monde. La conclusion de Viénet est peu nuancée : « La théorie radicale a été confirmée. Elle s'est immensément renforcée (...) Ici a été allumé un brasier qui ne s'éteindra pas. Le mouvement des occupations a tué le sommeil de tous les maîtres de la marchandise, et jamais plus la société spectaculaire ne pourra dormir. »

Le plus curieux, dans cet ouvrage, est l'ensemble de documents. Particulièrement les télégrammes partis de la Sorbonne le 17 mai. Ici, l'eschatologie est dépassée. La parousie est là, les fins dernières sont réalisées. L'affaire a été si rapide que, crainte d'une facétie de la variable Vitesse, il faut tout de suite inscrire dans l'institution des archives historiques l'émotion de l'instant.

Voici le texte du télégramme adressé à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam :

NOUS AVONS CONSCIENCE DE COMMENCER  
A PRODUIRE NOTRE PROPRE HISTOIRE -  
STOP - NOUS TENONS A LE FAIRE SAVOIR  
A LA POSTÉRITÉ A TRAVERS LES ARCHIVES  
DE VOTRE INSTITUT - STOP - L'HUMANITÉ NE  
SERA HEUREUSE QUE LE JOUR OU LE DER-

NIER CAPITALISTE AURA ÉTÉ PENDU AVEC  
LES TRIPES DU DERNIER BUREAUCRATE - STOP  
- VIVE LES OCCUPATIONS D'USINES - STOP -  
VIVE LE POUVOIR INTERNATIONAL DES  
CONSEILS OUVRIERS - STOP - COMITÉ D'OC-  
CUPATION DE LA SORBONNE AUTONOME ET  
POPULAIRE.

Outre deux télégrammes amicaux à un professeur tchécoslovaque (Ivan Svitak) et aux Zengakuren japonais (avant-garde étudiante militarisée que l'I.S. a contribué à faire connaître) on peut lire deux télégrammes triomphants adressés, l'un au Bureau politique du parti communiste russe, l'autre au Bureau politique du parti communiste chinois. Tous deux commencent par la formule : « Tremblez, bureaucrates... »

La longue étude sur mai qui paraît en 1969 dans le dernier numéro de la revue est intitulée « Le commencement d'une époque ». Si elle met en relief le rôle des Enragés et situationnistes dans le déclenchement de la révolte — les Enragés de Nanterre étant crédités d'une bonne avance sur le mouvement du 22 mars — on y trouve également l'analyse des faiblesses et des manques du mouvement, situationnistes compris.

Le destin social des étudiants, plus que leur origine sociale, fait qu'ils « n'ont été rien d'autre, en mai 1968, que l'arrière-garde du mouvement ». Telle est une des faiblesses. Une des erreurs a consisté, pour les divers groupes « situs » et sympathisants présents dans la rue Gay-Lussac la nuit la plus chaude des barricades (10 mai), « de n'avoir pas tout de suite demandé à tous de rester groupés. En moins d'une heure, un groupe agissant ainsi eût inévitablement fait boule de neige, en rassemblant tout ce que nous pouvions connaître parmi

ces barricadiers — où chacun de nous retrouvait plus d'amis qu'on n'en rencontre au hasard en une année à Paris ». Et les considérations stratégiques se poursuivent sur le même ton d'apophétie. Plus remarquable me semble être l'observation sociologique, soulignée par moi, sur la démultiplication des rencontres.

Tout compte fait, l'autocritique n'est pas poussée fort loin. La rencontre — encore une ! — entre le mouvement réel et « sa propre théorie inconnue » a bel et bien eu lieu. Ce qui, par quelques semaines d'enthousiasme, fait oublier de longues années d'activité... théorique. « Nous sommes désormais sûrs d'un aboutissement satisfaisant de nos activités : l'I.S. sera dépassée. » Merci Hegel.

Enfin, le texte signé Debord et Sanguinetti, dans *La Véritable scission de l'Internationale* (pastiche juste un siècle plus tard le pamphlet de Marx contre Bakounine) est moins triomphaliste que les deux précédents. Il annonce aussi la fin du groupe de théoriciens, son dépassement par l'autodissolution discrète : il n'y a plus personne, tout le monde s'étant mutuellement excommunié, surtout depuis 68, et les deux signataires du texte restant seuls sur le champ de bataille.

Alors que dans la première et même la seconde phase du bilan on pouvait croire que les très obscurs règlements de compte entre quelques pro-situs nanterrois et leurs professeurs de sociologie étaient « aux origines du mouvement de mai » (I.S., n° 12, p. 21), on apprend maintenant que « le mouvement des occupations a été l'ébauche d'une révolution "situationniste", mais il n'en a été que l'ébauche ». Les défauts organisationnels de l'I.S., la faillite des pro-situs après mai, l'échec enfin du lancement des conseils ouvriers, obligent à une certaine retenue. Ce qui n'empêche pas un autre texte du même recueil, concernant la polémique avec l'ancien situ

Vaneigem, de clamer : « Selon nous, le mouvement de Mai a réussi. Nous voulions lui voir prendre au moins la moitié de l'extension qu'il a prise, et c'eût été déjà une victoire sur le plan *mondial*. La suite nous a donné raison. » (P. 115.)

Et voilà. Les travailleurs du négatif peuvent se désunir et se reposer. L'Histoire est arrivée. Arrivée et... repartie!

### *Les anarchistes*

Comment la plupart des tendances anarchistes ne seraient pas « reconnues » en 1968 ? Même si elles n'avaient plus existé que dans le souvenir de quelques-uns et dans les archives d'histoire sociale d'Amsterdam, les moyens de communication de masse auraient apporté le témoignage de leur influence. « Surréaliste », la révolution de mai a été tout autant « anarchiste ». En un mot : anarcho-surréaliste !

Mais quel anarchisme ? Les vieux anars de la Fédération anarchiste ont pu constater, quelques semaines après les événements, au congrès international de Carrare (août 68) qu'ils n'étaient plus tellement dans la course. La *forme* du congrès les condamnait aux yeux — analytiques en diable — des jeunes militants du 22 mars. Ils avaient oublié le fameux principe de Bakounine (voir plus loin, chap. II) selon lequel l'organisation révolutionnaire, pour préparer efficacement la révolution, doit se révolutionner elle-même ; en fonctionnant de la manière la plus autogestionnaire possible. Après les coups de boutoir des jeunes gens encore tous chauds de l'ambiance *hic et nunc* des assemblées générales de mai-juin, seule une unanimité artificielle pouvait être retrouvée quand Maurice Joyeux, le vieux de la vieille, psalmodiait les noms sacro-saints de

Proudhon, Bakounine, Kropotkine et Stirner... véritables auteurs, selon lui, de la révolution de mai.

Il y avait très peu de militants organisés ou conscients de l'anarchisme aux débuts de l'agitation. A Nanterre, outre Cohn-Bendit, étaient-ils beaucoup plus nombreux que les Enragés pro-situs ? Quant aux surréalistes, il en existait deux, et l'un des deux appartenait à la fraction trotskiste — le groupe *Ruptures* ! Les anarchistes, comme d'autres membres des groupuscules, ont certes vu leurs rangs grossir au cours et à la suite des événements. Mais on peut se demander si mai 68 n'aurait pas été, même en l'absence d'anarchistes avoués, une révolution anarchiste.

C'est la question que se pose le groupe *Noir et rouge* — le groupe de Cohn-Bendit — au lendemain du Grand Soir (n° double de la revue du même nom, 42-43, nov. 68).

Dans un article intitulé « Cohn-bendistes ? », le groupe libertaire se défend de tout culte de la personnalité. Il ne va pas tirer la couverture à lui, pour la bonne raison que l'anarchisme oppose aux « staliniens » de tout poil l'idée d'un mouvement sans leader charismatique. La remise en question permanente, y compris la remise en question de Daniel Cohn-Bendit, est le seul « culte » que *Noir et rouge* prétend adresser au leader du « 22 mars ».

L'ensemble des articles consacrés dans ce numéro aux événements de mai-juin est remarquable par l'absence d'esprit de chapelle et de cette « gonfle » que les maoïstes allaient ériger à la hauteur d'une stratégie. Fait d'autant plus notable que la plupart des historiens et sociologues de la révolution de mai ont, à la suite ou avec l'aide des mass médias, confirmé le caractère en définitive libertaire de ce mouvement social.

## Le mouvement du 22 mars

Si le mouvement anarchiste plus ou moins « organisé » et « conscient » peut se contempler dans le miroir de 1968 et est également validé par la plupart des observateurs (alors qu'il n'avait plus qu'une existence spectrale, sauf dans quelques fiefs ouvriers comme Saint-Nazaire, premier véritable foyer du mouvement de mai), c'est en grande partie à l'existence, à l'action et au style du mouvement du 22 mars qu'il le doit.

Ce mouvement ne possède pas tout une histoire qui se serait « réalisée » en 1968. Il est très différent des avant-gardes mentionnées ici dans la mesure où elles ont trouvé peu ou prou dans l'événement leur validation d'avant-gardes. Comme son nom l'indique... il n'a pas de nom signifiant une sorte de vitrine idéologique en *isme*. Son programme est contenu dans la date de l'action qui lui a donné naissance, le 22 mars 68. Une telle manière de se dénommer est un clin d'œil à des mouvements avant-gardistes de type absolument moderne, créés par et pour l'action, et non pour l'entretien dévôt d'une doctrine intangible.

Né en 1968, ce mouvement est le seul des principaux groupes avant-gardistes de cette époque à s'être également dissout en 1968. Ce météore a occupé le devant de la scène, parvenant même à fusionner en lui les débris d'organisations militantes traditionnelles (UNEF, trotskistes, marxistes oppositionnels et... anarchistes, anarcho-situs, etc.). De plus, sa profonde originalité lui a permis de s'auto-analyser en pleine action. Donc de juger, d'une certaine manière bien à lui, si le « détonateur » était oui ou non satisfait de son fonctionnement et des effets de la détonation.

C'est dire que pour ce mouvement sans permanents, sans réunions régulières, sans cotisations, le Grand Soir s'est confondu avec l'aurore, et qu'il n'a eu à compta-

biliser que le présent. L'ouvrage d'histoire immédiate écrit par quelques militants, *Mouvement du 22 mars. Ce n'est qu'un début, continuons le combat* (Maspero, 1968) indique la couleur. Rédigé pendant la période de mai-juin, avec des textes postérieurs de quelques semaines ; publié en quelques jours par un éditeur assez imprévu et fort peu porté sur le style libertaire, ce petit ouvrage anonyme est la première et dernière publication officielle du mouvement : très bâclée, très « politique », très incomplète, montrant très peu l'ambiance, le climat du mouvement, son vécu quotidien. Comme telle, cette publication se veut inachevée, et le slogan principal de mai-juin est tout naturellement appelé à fournir le titre.

Le premier point élucidé est l'effet de *révélateur* du mouvement sur les structures répressives. Si l'effet en question n'est nié par personne, le problème demeure de savoir comment franchir le pas ultime. Pour les révolutionnaires traditionnels, ce pas consiste dans la prise du pouvoir d'Etat. Le fait même d'accepter cette problématique est considéré comme une faiblesse, un héritage léniniste. Car pour les auteurs du livre, reflétant les discussions dans les « A.G. » du 22 mars, et se référant au précédent de 1917, « l'insurrection ne se fait pas pour donner le pouvoir au parti en tant que tel, mais sur le mot d'ordre *le pouvoir aux soviets*. C'est cette instauration d'un double pouvoir, cette pose de jalons prive en le démantelant le pouvoir central de son rôle unificateur répressif, précise l'auteur de ce passage, qui me paraît la tâche révolutionnaire par excellence, plus que l'établissement de plans militaires d'insurrection générale\* ».

Le second point analysé est l'*action exemplaire*, autrement dit le dispositif analyseur qui permet de

\* Je respecte le désordre syntaxique de cette phrase.

« révéler les structures répressives ». La définition proposée est la suivante : « A partir du moment où un verrou reconnu tacitement, pas un verrou légal, a sauté, ça devient un acte exemplaire. » Et plus loin : « Ce sont là des actions qui transforment le rapport de pouvoir dans un cas concret, sur un point précis, et qui par conséquent sont perçues par nous comme un changement fondamental irréversible. » Un des exemples privilégiés est la barricade, à signification symbolique et non militaire. Tenir aussi longtemps devant l'assaut des Gardes mobiles ou des CRS est bien. Mais ce n'est pas le but. Le but, par un renversement dialectique qui en dit long sur le contenu réel du mot « révolution », c'est ce qui dans une stratégie révolutionnaire traditionnelle n'est que phénomène secondaire ou à la rigueur un des moyens à mettre en œuvre en vue d'un résultat militaire : opérer une fusion, démultiplier les rencontres (comme le noteront les situationnistes), instituer une « A.G. » non pas convoquée selon un calendrier, un ordre du jour, un lieu et un moment bien délimités, avec un service d'ordre, une liste d'orateurs et des motions finales, mais dans et par l'action de résistance aux « structures répressives », dans la rue. En ce sens, la plus belle action exemplaire du mouvement, son « A.G. » de loin la plus réussie, c'est cette période de douze heures crépusculaires, nocturnes et matutinales des 10-11 mai 68, rue Gay-Lussac, aux alentours du Panthéon, et sur toute la face sud de la Montagne Sainte-Genève.

Par ailleurs, si « la prise du pouvoir d'Etat » est rejetée au cimetière des vieilles lunes léninistes, l'essentiel n'en demeure pas moins « *le passage des luttes étudiantes aux luttes ouvrières* ». A ce sujet, une distinction, que ne font pas aussi nettement les situationnistes, est opérée entre l'occupation des lieux universitaires ou culturels, d'une part, et d'autre part l'occupation des

usines. Dans le premier cas, l'entrée est libre ou modérément protégée. Dans le second en général, les ouvriers syndiqués, appuyant le gardiennage ou se substituant à lui, refusent de laisser entrer les étudiants. Il y a là un curieux manque de réciprocité — à moins que les ouvriers ne soient, dans leur majorité, peu attirés par les universités et autres hauts lieux de la culture « supérieure » ? Question vicieuse mais néanmoins fondamentale pour la stratégie du mouvement. Obligé de transgresser en vase clos dans des lieux autorisés, il assure difficilement la liaison avec les seuls travailleurs de la périphérie des entreprises, à la frange du monde ouvrier traditionnel (jeunes, marginaux, immigrés). Aussi les maoïstes issus du « 22 mars » théoriseront-ils obsessionnellement cette nouvelle alliance, plus bakou-niste que marxiste.

Alors que tant d'actions exemplaires se sont déroulées « avec la facilité que l'on éprouve dans les rêves » (Flaubert), l'obstacle des usines est resté en travers de la gorge du mouvement étudiant. Ce dernier est du reste très excusable, et sa surprise n'est plus tout à fait aussi ridicule qu'il y paraît, si l'on songe à l'origine et au destin social de la population estudiantine, si bien mis en lumière par les situationnistes. Signalons aussi (et je me sens visé par cette critique) que le corps professoral, y compris à Nanterre, y compris dans le département de sociologie, n'avait pas su montrer (et pour cause, ici encore !) le caractère fondamentalement totalitaire de l'entreprise industrielle. Quant à Marx, dont les descriptions de la manufacture et de la fabrique étaient comme « Le corbeau et le renard » des sociologues marqués par Henri Lefebvre et ses assistants (dont j'étais), il a su dénoncer le bain d'enfants et de femmes des usines anglaises d'avant la législation sur les femmes et les enfants, mais il ne lui serait pas venu à l'esprit de condamner l'institution de l'entreprise

capitaliste en elle-même, pas plus que l'idéologie de la production et de la croissance, et la morale du travail provisoirement liée au productivisme.

L'auto-analyse et l'autocritique du mouvement du 22 mars concerne enfin le problème de l'*organisation interne*. A la différence des organisations révolutionnaires habituelles, ce mouvement n'a pas de programme, pas de planification, pas de projet à long terme ou même à moyen terme. « Il a uniquement, sur les trois ou quatre jours qui viennent une certaine prise, une analyse de ce qui se passe et un travail directement lié à cette analyse pour la semaine qui vient, dans des situations très concrètes. » Stratégie à la petite semaine, donc ; de même qu'en ce qui concerne les comités d'action qui survivront quelques temps à la période d'agitation, le mouvement ne refuse pas une coordination entre divers lieux d'action, mais ne considère pas qu'une organisation unifiée est indispensable avant que la situation globale ne l'exige.

Tout un style, toute une pratique, toute une vie quotidienne sont impliqués par une telle vision, aux antipodes de la vision militante traditionnelle. D'une façon générale, ce qui est critiqué ou autocritiqué par le « 22 mars », c'est l'action néfaste des groupuscules organisés, venus de solides appareils momentanément en veilleuse. Il reste à voir comment ces marxistes institutionnels (bien qu'oppositionnels au P.C.F.) ont vécu, ou du moins analysé le Grand Soir.

### *Les maoïstes*

Des maos de la vieille garde, comme Mury ou Jurquet, décrivent l'image qu'ils se font des événements. Le bilan le plus complet est celui de Gilbert Mury. Dans *La société de répression* (Ed. Universitaires,

1969), il analyse la « société de processus » qui, selon lui, est le véritable nom de la société dite « de consommation ». Le système fonctionne pour lui-même, le processus est en marche, laissons faire le processus : telle est la morale que secrète cette société.

Le bilan politique, comme on peut le supposer, est centré sur la mise en cause du parti communiste. Ce dernier, non content de jouer les compères faussement furieux du capitalisme, a, directement ou par l'intermédiaire de la C.G.T., saboté la formation politique des travailleurs. La révolution de mai apparaît comme le débordement de la stratégie réformiste du P.C.F. Bien entendu, le marxisme-léninisme n'est pas mis en question par la trahison idéologique des « révisionnistes ». Au contraire... Le Grand Soir s'est rapproché grâce aux enragés qui, en bons disciples de Mao, ont « osé se révolter ».

La même visée politique, anti-P.C.F., se retrouve dans l'ouvrage collectif publié en 1969 par les animateurs de la récente Gauche prolétarienne, issue en partie du « 22 mars » : Serge July, Alain Geismar, Erlyn Morane (July et la jeune femme qui se cache derrière le pseudonyme d'Erlyn Morane sont deux anciens étudiants en sociologie). Le titre du livre, dans le ton apocalyptique des débuts de la troisième Internationale (*Vers la guerre civile*, Editions et publications premières) reprend curieusement, et peut-être inconsciemment, le titre d'une publication avortée, qui, quarante ans plus tôt, devait réunir les surréalistes d'obédience communiste, des communistes marginaux de *Clarté* et le groupe *Philosophies*, comprenant entre autres Georges Politzer et Henri Lefebvre, juste avant leur adhésion au P.C.

D'emblée, la réflexion se veut théorique, car l'événement a rendu possible la construction d'une nouvelle théorie révolutionnaire pour les pays capitalistes avan-

cés. D'emblée aussi Mai 68 entre dans le cadre de référence marxiste-léniniste et prolétarien, en tant que révolution inachevée faute d'un centre. La « grande faiblesse » de Mai est là : pas de centre, et une pluralité de « centres partiels » qui tirent à hue et à dia. Bref, ce qui était original pour le mouvement du 22 mars se révèle comme un manque.

Le mouvement du 22 mars, dont les auteurs se réclament, a néanmoins commencé le travail d'unification entre « les traditions de lutte du peuple » et « les principes théoriques du marxisme combattant ». Reste à parachever cette œuvre de prolétarianisation du mouvement de masse ». Pour cela, le mouvement doit « rejeter de lui-même les scories et les corps qui le condamnent à l'inertie ». Epuration qui, une fois de plus, est une procédure étrangère au « 22 mars ».

Au-delà du bilan interprétatif de mai-juin 68, ce livre révèle une phase de la réflexion des futurs leaders successifs de la Gauche prolétarienne (July succédant à Geismar quand ce dernier sera emprisonné), ainsi qu'une des origines du quotidien *Libération*, dont le directeur est Serge July. Ecartelé entre le charabia lacanien et le charabia maoïste, entre « l'ordre du désir » et l'« ordre de la demande », entre l'esprit des barricades et celui des négociations, entre les traditions de lutte du peuple et « le symbolique », envahi par la vague de contestation libidinale et quotidienniste qui en 68 restait intraduisible dans les deux charabias précités, ce courant de réflexion aboutira d'abord à l'autodissolution de la G.P., ensuite à l'expérience originale de *Libération* (encore un titre emprunté au passé de la Résistance et du progressisme).

Un autre maoïste issu du « 22 mars », André Gluksman, interroge la Stratégie de la révolution (la couverture de son livre indique, elle, *Stratégie et révolution en France 1968*, Christian Bourgois éditeur,



1968). Tout en faisant leur place à l'action exemplaire, à l'action symbolique et au rôle éminent des barricades, Gluksman porte sa réflexion sur la violence. « Le principe de cette violence est aussi ancien que le régime parlementaire lui-même. La plupart des réformes sociales furent introduites par elle, puis homologuées par les députés : lorsque sa victoire est totale, un changement de régime suit. De Gaulle en a donné le dernier exemple lorsqu'il prit le pouvoir en 1958. »

De même que la « société latente », révélée par les crises, est plus réelle que la « société manifeste » des statistiques et de l'idéologie conservatrice, de même, « il existe deux manières — complémentaires — d'interroger un champ de bataille ; on peut définir soit les forces profondes qui s'y affrontent, soit la manière dont elles conduisent l'affrontement ». Et c'est au second point de vue que se rallie Gluksman. L'orientation, la manière de conduire la lutte, la stratégie, en un mot, sont pour le P. C. F. dominées par « l'incapacité de concevoir une révolution dans un pays économiquement " avancé " au xx<sup>e</sup> siècle ». C'est « la tâche aveugle du système d'idées régnant ». Mai 68 révèle l'existence de la « société latente », la persistance souterraine du *mouvement* révolutionnaire. Quant à l'existence d'une *situation* révolutionnaire, elle ne peut être montrée que par une analyse des forces économiques en présence, analyse que l'auteur reporte à plus tard. Impossible donc, ici, de programmer dans un avenir plus ou moins proche le Grand Soir... définitif.

### *Les trotskistes*

La J. C. R. (Jeunesse communiste révolutionnaire) issue de l'éclatement de l'U. E. C. (Union des étudiants communistes) peu d'années avant 68, a pris une place

importante dans le mouvement, se fondant un instant en lui, apportant son « sérieux » et son souci politique avant tout. La dadaïsation du mouvement, c'est bien : sa bolchevisation, c'est mieux. D'accord avec Breton (les surréalistes ont souvent été attirés par Trotski) et, à l'extrême rigueur, avec Tzara. Mais priorité à Lénine.

Deux des leaders du groupe trotskiste, Weber et Ben Saïd, dressent le bilan de mai-juin dans *Mai 68 : une répétition générale*, Maspero, 1968. Le titre résume la thèse : ni échec, ni réussite, le mouvement est une préparation du Grand Soir qui-ne-saurait-tarder-à-condition-que... « Les journées de mai ont laissé entrevoir la possibilité d'une révolution de type nouveau, anti-monopoliste, dont l'étude précise reste à faire. Elle n'était cependant qu'une composante d'une montée révolutionnaire généralisée qui prenne la bourgeoisie à la gorge. Tandis que la lutte continue au Vietnam, de nouvelles avant-gardes se lèvent en Allemagne, aux Etats-Unis, au Japon, au Brésil, au Mexique, en Italie »... « montée révolutionnaire réellement mondiale... »

Le bon vieux style apocalyptique, ici encore, n'a pas été balayé par la fréquentation des gentils bourgeois contestataires du « 22 mars ». Mai 68, tout en mettant en valeur les critiques anti-staliniennes des trotskistes (comme celles de bien d'autres avant-gardes), conforte également la tendance « frankiste » (opposée à la tendance « lambertiste » des trotskistes de l'O. C. I.) dans sa vision du bon militant et de la bonne organisation, laquelle a furieusement manqué au mouvement.

C'est dans le chapitre consacré très sociologiquement à la « typologie des groupuscules » que les auteurs, après avoir étrillé leurs collègues groupusculaires, font l'autocritique de la J. C. R. « Une tare héréditaire, l'opportunisme organisationnel » : tel est le diagnostic. Autrement dit, si les trotskistes ont eu des faiblesses en

68, ce n'est ni par excès de dogmatisme ni par manie militante de l'organisation, mais à cause de l'esprit petit-bourgeois qui règne hélas dans leurs rangs. Attention ! « petit-bourgeois » ne signifie pas origine sociale impure, C. S. P. (catégorie socio-professionnelle) des parents non prolétarienne. Non, pas du tout, encore que... Voyons donc les trois critères du « caractère politiquement petit-bourgeois d'une organisation révolutionnaire » (admirons l'astuce ou la très grande naïveté qui baptise de toute façon à priori l'organisation de l'épithète « révolutionnaire ») :

Premier critère : sur le plan théorique, c'est l'éclectisme (par exemple, brailler à la fois les noms de Marx, Marcuse, Mao) ;

Deuxième critère : sur le plan politique, c'est l'incapacité à comprendre le rôle historique de la classe ouvrière ;

Troisième critère : sur le plan organisationnel, c'est le style décontracté, trop étudiant, « obstacle majeur à l'implantation dans d'autres couches de la population ». Renforcez votre « cuirasse caractérielle », que diable ! Et pourtant, ce sont des trotskistes qui, en France, ont beaucoup fait pour introduire W. Reich... théoricien et dénonciateur de la fameuse « cuirasse ».

Outre cette tare héréditaire qu'est l'opportunisme organisationnel défini en ses trois critères, ce qui a handicapé le mouvement, c'est bien sûr l'absence d'une « Internationale révolutionnaire de masse ». Le but est le même, en 1968 comme en 1938 lors de la création d'une ébauche de quatrième Internationale, comme depuis 1968, alors que sous le coup de la répression et même d'une dissolution par le ministre de l'Intérieur la J. C. R. est devenue Ligue Communiste Révolutionnaire ou Ligue communiste tout court. Il s'agit de construire ou de reconstruire... l'organisation, baguette magique de la révolution.

« Tremblez, bureaucrates ! »

En attendant que se bâtisse la super-contre-institution du prolétariat rêvée par les trotskistes, les super-institutions en place depuis longtemps ont vu leurs murs à peine fendillés par les orages du Grand Soir.

Le marché capitaliste, sans lequel l'avant-garde artistique aurait du mal à s'intégrer dans la loi de la valeur, donc à produire des marchandises équivalentes à n'importe quelle marchandise, est toujours présent, même s'il se donne, quelques années après 68, un habit de « crise mondiale ». En juin 68, un gavroche hirsute, jailli des faubourgs ou des banlieues, marchant en direction de la Bourse, criait : « C'est la dernière nuit du capitalisme, camarades ! » Or, le capitalisme est toujours là, avec ses multinationales à l'Ouest, ses Etats-entreprises à l'Est, et son esclavage salarié des deux côtés.

Même si la troisième Internationale s'est officiellement dissoute pendant la dernière guerre mondiale, elle existe à travers les obédiences plus ou moins directes à Moscou. L'absence de l'instance internationale produit, pour chaque parti communiste, un double avantage : mise au rencart de l'internationalisme, et renforcement des capacités d'intégration étatique du parti, à l'intérieur de chaque pays où le parti est légal. C'est dans des circonstances similaires, pendant l'entente entre la première et la deuxième Internationales, que se sont définitivement renforcé et institutionnalisés les puissants partis socialistes qui, en août 14, enterrent en quelques jours le programme marxiste.

En ce qui concerne la France, ce ne sont pas seulement les avant-gardes politiques qui se définissent automatiquement par leur dissidence ou leur opposition au P. C. F. Les avant-gardes artistiques ou artistico-politiques en font de même, après un passage presque

obligé dans l'obédience communiste. Aussi les prises de position des intellectuels ou des leaders du Parti communiste, beaucoup mieux que les molles réactions opportunistes du Parti socialiste après la fausse rentrée de Mitterrand et de Mendès-France en mai-juin, sont-elles nettement marquées par l'hostilité à l'égard du mouvement étudiant, et la défiance vis-à-vis de l'agitation ouvrière. Dès juin, Léo Figières attaque une fois de plus « Le gauchisme, hier et aujourd'hui », dans *Les cahiers du communisme*. Les 8 et 9 juillet, à... Nanterre, où siège le Comité central du parti, Waldeck-Rochet risque quelques interprétations balbutiantes, essayant de distinguer entre le bon grain et l'ivraie. Un mois plus tôt, il avait supplié de Gaulle, par l'intermédiaire d'un parent du général, de ne pas quitter le pouvoir. En décembre, nouveau Comité central, à Champigny-sur-Marne : avant de sombrer dans un néant définitif, le secrétaire général du P. C. F. s'appuie sur la crise de mai-juin, surtout sur les grèves, en vue d'enjoliver le nouveau slogan « Pour une démocratie avancée ». Le dernier chapitre de son bilan s'intitule : « Le Parti communiste est le grand parti révolutionnaire de notre temps. »

Ces documents auraient un intérêt quelconque si un lien pouvait être établi entre le discours « gauchiste » et le discours institutionnel du P. C. F. Pour ce dernier, les événements ont certes démontré la capacité de mobilisation de la classe ouvrière, ainsi que sa tendance à rentrer dans le rang après quelques tentatives de rébellion devant les injonctions du gouvernement, du patronat et de la G. G. T. En revanche, la singularité de l'événement, ce qui pour les avant-gardes et pour de larges couches de la population est l'essentiel, n'est pour le P. C. F. qu'illusion (Michel Simon, *La Nouvelle Critique*, n° 16 juillet 68), ou actions d'irresponsables (Waldeck-Rochet, déjà cité). Décidément, entre le mou-

vement social et l'institution « révolutionnaire », il y a, plus qu'incompatibilité d'humeur, contradiction totale d'intérêts.

Mais qu'en est-il de cette autre grande instance, de cette super-institution qu'est l'Eglise ? Les évêques de tout bord auraient sans doute gardé une grande prudence si n'avaient pas surgi, dans la foulée du mouvement, une minorité de chrétiens contestataires, jeunes catholiques et protestants, laïcs et ecclésiastiques. Réunis dans le C. A. R. É. (Comité d'action pour la révolution dans l'église), ces contestataires interviennent dans les lieux de culte ou dans des assemblées officielles, qu'il s'agisse d'une messe catholique, d'une assemblée protestante, d'un office œcuménique protestant-catholique ou catholique-orthodoxe... Décontractés, chahuteurs et en même temps fort audacieux et politiquement exigeants, les Tzara-Lénine « cathos » ou « parpaillots » ! Comment une telle contamination par le mouvement social parti de Saint-Nazaire et de Nanterre a-t-elle été possible ?

La réponse à cette question est indissociable d'une analyse plus globale concernant la poussée démographique (boum des naissances au lendemain de la Libération se répercutant vingt ans après). Cette poussée permet partiellement de comprendre l'éclatement de la Sorbonne vers de nouvelles universités périphériques, et plus généralement, en France, le gonflement de la population universitaire (étudiants et enseignants).

En liaison avec ce phénomène et avec des événements d'importance mondiale comme le début de la déstalinisation dans le monde communiste et l'ébauche d'aggiornamento dans le monde chrétien, sous le signe aussi d'un nouveau mode de vie, « moderniste », produit par le sommet de la courbe de croissance du capitalisme, la jeunesse connaît un peu partout un malaise. Elle se sent à l'étroit dans les vieilles « structures ré-

pressives ». C'est ainsi, pour s'en tenir à la France et au problème des avant-gardes, que vers 1965, la crise atteint diverses organisations de jeunesse, d'obédience communiste ou chrétienne. La crise des jeunes du P. C. F. fournit des militants expérimentés aux futures troupes maoïstes (U. J. C. ml.) et trotskistes (J. C. R.). Du côté de l'institution religieuse, la crise de l'A. C. J. F. (Association catholique de la jeunesse française) et la crise à peu près concomitante chez les protestants de l'Alliance des équipes unionistes, entraînera en 1968 toute une partie de la jeunesse chrétienne dans le mouvement. Car, ici comme du côté des marxistes de diverses tendances, la crise, les scissions, les dissidences, créent un courant radical. Par exemple, des dissidents du journal des jeunes protestants, *Le Semeur*, s'expriment dans la revue *Hermès, critique politique de la vie quotidienne*, influencée, tout comme les pro-situs ex-protestants de Strasbourg, par Henri Lefebvre (lequel a enseigné à Strasbourg avant d'enseigner à Nanterre). Voilà, je le pense, de quoi justifier ce détour du côté des chrétiens contestataires et de leur petit Grand Soir de 1968. Le Rapport Khrouchtchev et Vatican II, en autorisant soudain une critique de deux des institutions internationales les plus influentes (si l'on met à part le Comité directeur des Jeux Olympiques), ont permis la convergence inattendue des « anars » et des « cathos ». Mais, finalement, ni les deux super-institutions, ni les multiples institutions comme le C. N. P. F., l'Ordre des médecins, l'Ordre des architectes, le C. C. U., la Fédération française de football, etc., etc., ne se sont écroulées sous la terrible injonction des situationnistes : « Tremblez, bureaucrates ! »

Le Grand Soir a vu le dépassement de l'avant-gardisme par l'action des masses — mais ce dépassement a été bien récupéré, au point de produire peut-être plus d'institutionnalisation que de négation. En dehors du

mouvement du 22 mars et de quelques groupes nés eux aussi dans et par le mouvement (comme le C. A. R. É.), il n'y a pas eu, sur le moment, auto-dissolution des avant-gardes. Une de celles qui a eu le plus d'influence en 68, *Socialisme ou Barbarie*, avait eu l'élégance de se dissoudre un an plus tôt.

Aussi le Grand Soir, dont on a vu peindre le chromo sous des couleurs diverses dans le bilan de quelques avant-gardes, apparaît-il plutôt comme un crépuscule interminable. Cela s'applique aussi bien aux avant-gardes pour qui le moment de mai-juin 68 apporte le bonheur de la révolution (surréalistes, situationnistes, 22 mars, anarchistes, chrétiens) que pour celles qui y voient une sorte d'escale technique dans le long parcours vers la révolution-pour-plus-tard (maoïstes, trotskistes).

Tout reste à faire ou à défaire. Le Capital, l'Eglise, le Parti sont toujours là. Et l'instance qui les légitime est là aussi, plus puissante que jamais malgré les effacements de 1968. Je veux parler de la « structure » la plus sacrée : l'Etat.

Reportons-nous au dialogue clownesque de 1968, entre le sociologue et le psychanalyste, qui orne l'entrée de ce chapitre. Dix ans, onze ans plus tard, ces deux experts (ou seulement l'un d'eux) reçoivent-ils une quelconque validation pour leur analyse ?

Écoutons pour le savoir un autre dialogue clownesque entre, cette fois, Pierrot-Marcuse et Monsieur Loyal-Elleinstein. Marcuse, quelques mois avant sa mort, n'est peut-être plus tout à fait l'idole de l'après-mai 68. Quant à Elleinstein, membre du P. C. F., il est un enfant du Comité central de Champigny-sur-Marne, en décembre 68, un produit de la nouvelle ligne de la « démocratie avancée », contestataire à l'intérieur de son parti. C'est l'hebdomadaire *Paris-Match* qui fournit le chapiteau — pardon « un nouvel espace mieux aménagé

pour mettre en scène la culture », ainsi que s'exprime, en septembre 1979, un dépliant de la F.N.A.C. au Forum des Halles (*Paris-Match*, n° 1556, 23 mars 1979) :

*Marcuse* : Qu'est-ce qu'il faut faire avec l'Etat ?

*Elleinstein* : Je crois qu'il faut justement le démocratiser.

*Marcuse* : Il ne faut pas le détruire. C'est évident.

*Elleinstein* : C'est clair, on ne peut pas le détruire.

Tzara, qui s'était amusé comme un fou en mai 68, est-il définitivement supplanté par Lénine ? Les petits-neveux de ce dernier nous l'assurent. Mais faut-il les croire ? Avec leur air très sûr de soi et leur vue basse, ils finiraient par nous faire imaginer le pire.

## II. de l'autodissolution considérée comme un des beaux-arts sociologiques